

La place des chrétiens dans la Cordoue des Omeyyades, d'après leurs églises (VIII^e-X^e siècles)*

The location of Christians in Umayyad Cordova
according to their Churches (VIII-Xth centuries)

Jean-Pierre Molénat
CNRS-IRHT, Paris, Francia

Cet article commence par examiner tous les témoignages textuels permettant de situer des églises dans la Cordoue des VIII^e-X^e siècles et ses environs. La conclusion est que si l'on rencontre bien des lieux de culte chrétiens dans la campagne et dans la montagne (notamment les monastères de la *sierra*), ainsi que dans les « faubourgs » (*arrabales*) de la ville, il est impossible d'en situer avec certitude à l'intérieur de la *madīna*, la vieille ville entourée de murailles. La seconde partie du travail cherche à expliquer cette situation par l'examen des textes juridiques de l'époque, et notamment une *fatwā* de début du X^e siècle, qui déclare qu'on ne peut construire, ou restaurer, des églises, qu'hors de la vue des musulmans, et à l'écart de leur « sanctuaire » (*haram*). La conclusion est que s'il y avait bien des églises, et des chrétiens pour les fréquenter, dans la Cordoue des VIII^e-X^e siècles, elles étaient situées dans la périphérie urbaine, leur intégration dans la ville résultant seulement de la croissance de l'agglomération à la fin du IX^e et au X^e siècle, en même temps que du mouvement de conversion massive, qui ont réintroduit une mixité religieuse que les autorités islamiques prétendaient éviter.

Mots clés: églises; Cordoue; Omeyyades; *fatwā*; médina; faubourgs.

This article begins examining closely all written testimonies that allow to situate churches in Cordova and its surroundings during the eighth-tenth centuries, and concludes that if there were Christian worship places in the countryside and the mountains (the monasteries of the *sierra*), and the city suburbs (*arrabales/arbād*), none may be localised with certainty in the *madīna*, the old walled city. The second part is an attempt to explain such situation, with the help of legal texts of the time, particularly of a *fatwā* that took place at the beginning of the tenth century, claiming that church building or restoration was allowed only apart from the view of Muslims, and off their "sanctuary" (*haram*). The conclusion is that, if there were churches indeed, and Christians attending them, in Cordova, during the eighth to tenth centuries, they were located in the urban periphery, and their integration in the city resulted only from the growth of the agglomeration and the mass conversion movement, at the end of the eighth and during the tenth century, re-introducing the religious mix that Muslim authorities had tried to prevent.

Key words: Churches; Cordova; Umayyads; *Fatwā*; *Madīnah*; Suburbs.

* Communication au Congrès « Córdoba capital », Cordoue, 27-29 octobre 2008.

On sait que le statut de la *dimma*, partie intégrante de la Loi islamique (la *šarī'a*) prévoit que les « protégés », chrétiens et juifs, s'ils se sont rendus par capitulation (*šulhan*), continuent de bénéficier de leurs lieux de culte, et de les entretenir, mais qu'ils ne peuvent les agrandir, ni en construire de nouveaux. Mais il est également clair que ces dispositions ont été diversement entendues et appliquées suivant les époques et suivant les régions.

Qu'en était-il donc dans la Cordoue des trois premiers siècles d'al-Andalus ? L'existence même des églises dans la capitale d'al-Andalus, et la célébration d'offices religieux chrétiens, est attestée, du côté musulman, au début du XI^e siècle par quelques vers bien connus du poète Abū 'Amir Ibn Šuhayd, qui ayant passé une nuit dans une des églises de Cordoue (*bāta laylatan bi-iḥdā kanā 'is Qurṭuba*), se réjouit à voir la cérémonie, à entendre la sonnerie des cloches, à sentir l'odeur du vin ...¹. Nous laisserons de côté ici les interprétations plutôt divergentes que l'on peut donner de ce texte, quant aux relations existantes entre les communautés dans la Cordoue des Omeyyades, pour ne relever que l'existence de plusieurs églises, avec le regret de ne voir ni nommée ni localisée celle dont le poète évoque, plutôt qu'il ne décrit vraiment, la cérémonie. Peut-être le seul élément historiquement significatif de cette évocation, outre la célébration du culte dans une des églises de la ville, consiste-t-il dans la sonnerie des cloches, suggérant que celle-ci était autorisée dans la Cordoue du XI^e siècle, à moins qu'il ne s'agisse d'un *topos* littéraire. Mais nous trouvons par trop hypercritique l'opinion de Cyrille Aillet, suivant qui il s'agirait là d'une « évocation facétieuse »².

Le but de ce texte sera précisément de nommer et de localiser les églises de Cordoue et de ses environs, dans la perspective de situer leurs fidèles dans l'espace urbain et péri-urbain et d'essayer d'atteindre par là quelque chose des relations entre les communautés dans la métropole du Guadalquivir au temps de sa splendeur.

¹ Les vers du poète, avec le commentaire qui les accompagne, ont été transmis par Ibn Ḥāqān, *Maṭmah al-anfus*, p. 195-196, repris par al-Maqqarī, *Nafḥ al-īṭb*, éd. I. 'Abbās, t. 1, p. 525-526. On trouvera deux commentaires, d'esprit bien différent, dans Francisco Javier Simonet, *Historia de los Mozárabes*, vol. 3, pp. 648-649, et Henri Pérès, *La poésie andalouse*, p. 277-278, une traduction complète chez le même H. Pérès, et une traduction espagnole bien différente chez James Dickie, *El Dīwān de Ibn Šuhayd*, n.º 31, p. 162. Une version acritique dans Ḥallāf, *Qurṭuba al-islāmiyya*, p. 73, note 397.

² Aillet, *Les Mozarabes*, p. 80.

La question des églises de Cordoue est étroitement liée à celle de la grande-mosquée. Les textes arabes sont évidemment très postérieurs aux faits, le seul récit plus ou moins contemporain de la conquête et des premiers temps d'al-Andalus étant celui que l'on désigne maintenant comme la Chronique mozarabe de 754, œuvre latine d'un clerc vivant dans le domaine islamique, qui ne dit rien de la question qui nous intéresse ici³. Ces textes arabes racontent que les musulmans, lors de la conquête de la ville, à l'exemple de ce qui avait été fait à Damas et ailleurs avec l'aval du calife 'Umar Ibn al-Ḥaṭṭāb, prirent la moitié de la plus grande église de Cordoue, située dans la ville, à l'intérieur des murs, et appelée S. Vicente⁴, en laissant l'autre moitié aux chrétiens, et en ordonnant la destruction de toutes les autres églises de la ville⁵, et qu'ils construisirent la grande mosquée sur leur propre moitié, à l'intérieur de laquelle ils se trouvèrent rapidement à l'étroit. L'histoire est rapportée au XIII^e siècle par Ibn 'Idārī⁶, qui s'appuie sur une autorité bien plus proche, encore qu'éloignée de plus de deux siècles des faits, al-Rāzī⁷, et, au XVII^e siècle, par al-Maqqarī, qui cite également le texte d'al-Rāzī⁸.

Un historien du XX^e siècle, écrivain parfois perspicace et le plus souvent complètement égaré, a mis en doute la réalité de cette histoire, qu'il considère comme une légende, ou une fable⁹. Sur la question de

³ Les éditions récentes de ce texte: Gil, "Chronica mvzarabica", t. 1, pp. 16-54; López Pereira, *Crónica Mozárabe de 754*; López Pereira, *Estudio crítico*.

⁴ Les variantes dans les éditions quant à la transcription du nom ne modifient en rien le sens.

⁵ Le texte transmis par Ibn 'Idārī dit seulement que « les autres églises furent démolies », tandis que celui d'al-Maqqarī précise: « les autres églises de Cordoue, la capitale, leur furent démolies » (*wa-hudimat 'alay-him sā'iru al-kanā'is bi-ḥaḍrat Qurṭuba*).

⁶ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-Muḡrib*, éd. Dozy, t. 2, pp. 244-245; éd. Colin et Lévi-Provençal, t. 2, pp. 229-230; trad. Fagnan, t. 2, pp. 377-379.

⁷ Parmi les trois Rāzī il s'agit vraisemblablement d'Aḥmad. En effet les biographes andalousiens attribuent à celui-ci (Aḥmad b. Muḥammad b. Mūsā al-Rāzī) une œuvre sur la description de Cordoue et de ses monuments (al-Ḥumaydī, *Ḡaḍwat al-Muqtabis*, n.° 175, p. 108), dont, semble-t-il, des extraits nous sont parvenus à travers le *Bayān* d'Ibn 'Idārī et le *Nafh al-ṭīb* de Maqqarī.

⁸ Al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, éd. I. 'Abbās, t. 1, p. 560. Traduction partielle et libre de Pascual de Gayangos, *The History of the Mohammedan dynasties in Spain*, pp. 217-218. Une autre version du passage dans Ocaña Jiménez, "The basilica of San Vicente", spécifiquement pp. 263-264 (version anglaise de Ocaña Jiménez, "La Basilica de San Vicente y la Gran Mezquita de Córdoba", dans celle-ci, la trad. du passage de Rāzī, pp. 352-353).

⁹ Olagüe, *La Revolución islámica*, p. 387 et suivantes. Précisons que nous ne partageons d'aucune façon la thèse centrale de ce livre, exprimée par ce titre et par celui de la version française précédemment publiée (Olagüe, *Les Arabes n'ont jamais envahi*

la grande mosquée de Cordoue, cet auteur s'appuie, il est vrai, sur l'opinion de Reinhard Dozy, savant d'un tout autre sérieux. Mais même les plus grands ne sont pas à l'abri de l'erreur. Car on verra plus loin que cette histoire permet au contraire de comprendre la situation de l'époque émirale et califale, et que cette situation atteste de l'authenticité de la notice transmise par al-Rāzī, notamment en ce qui concerne la destruction des églises de Cordoue immédiatement après la conquête de 711.

Reprenons le récit des chroniqueurs d'al-Andalus. 'Abd al-Rahmān I^{er}, quand il fut installé à Cordoue, examina la question de l'agrandissement et de la consolidation de la grande mosquée. Il convoqua les notables chrétiens et leur demanda de vendre la partie qui leur restait, jouxtant la grande mosquée, afin d'agrandir celle-ci, et il se montra généreux envers eux en respectant le pacte suivant lequel ils avaient fait leur soumission [en 711], et il leur permit de reconstruire leurs églises¹⁰ qui avaient été détruites à l'époque de la conquête à l'extérieur de la ville.

Que nous indiquent les textes, principalement d'origine chrétienne, des IX^e et X^e siècles, sur cette question des églises de Cordoue, à savoir les écrits d'Euloge et Alvare de Cordoue¹¹, et le fameux texte bilingue, dit *Calendrier de Cordoue*, attribué à l'évêque Recemundo, également appelé de son nom arabe Rabī' Ibn Zayd¹² ?

Il nous paraît nécessaire, notamment en fonction de ce qui précède, de distinguer avec soin les églises et monastères situés à l'intérieur de la ville, celles et ceux que l'on peut localiser dans les faubourgs proches¹³, ou bien dans la campagne ou les montagnes plus ou moins éloignées.

l'Espagne), auquel P. Guichard a pertinemment répondu ("Les Arabes ont bien envahi l'Espagne").

¹⁰ Les éditions du *Nafh al-Tīb* de 1995 et 2004 portent ici un singulier « leur église » (كنيستهم), mais avec des notes indiquant que celle de Leyde (Dozy, Dugat, Krehl et Wright (éd.), *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne par al-Makkari*), et certains manuscrits comportent un pluriel (كنائسهم). Ibn 'Idārī met également un pluriel, tandis que Gayangos a traduit comme un singulier (Gayangos, *The History*, vol. 1, p. 218).

¹¹ Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*. Pour les écrits d'Euloge, une traduction: Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*.

¹² *Le Calendrier de Cordoue*.

¹³ Ici une petite difficulté linguistique : l'espagnol *arrabal* répond parfaitement au français « faubourg », et il dérive directement de l'arabe *rabad*. Mais ce dernier terme est beaucoup plus polysémique, pouvant signifier aussi bien un quartier interne de la

Déjà Francisco Javier Simonet, dans son ouvrage monumental intitulé *Historia de los Mózarabes de España*, qui demeure, en dépit de sa date et de son parti-pris idéologique national-catholique, une œuvre de référence et une source inépuisable d'informations, a exprimé ses réserves sur la tradition locale, relayée par les érudits des XVII^e et XVIII^e siècles, qui voyaient quantité d'églises à l'intérieur de la Cordoue islamique, et expliqué que nombre de ces églises se situaient en fait dans les faubourgs (*arrabales*) et hors de la ville¹⁴. Il parvenait à une conclusion qui limitait au nombre de trois les églises possiblement situées à l'intérieur de la ville: la basilique des Trois Saints, siège de l'évêché mozarabe, celle de saint Cyprien (San Cipriano) et celle de sainte Marie.

Pour la basilique des Trois Saints, il n'y a en réalité aujourd'hui, malgré les suppositions en sens contraire de Simonet¹⁵, aucun doute possible sur le fait qu'elle se situait hors de la médina encerclée de murailles, dans l'extension orientale de celle-ci appelée *al-Šarqiyya* (d'où procède le nom actuel d'*Ajerquía*), et plus précisément dans un faubourg appelé en arabe *Rabaḍ al-Burğ* et en latin *Vicus Turris*¹⁶ et

ville, qu'un faubourg ou *arrabal* (Torres Balbás, "Estructura de las ciudades hispanomusulmanas", pp. 149-150; Torres Balbás, *Ciudades Hispano-Musulmanas*, t. 1, p. 169). On prendra donc bien garde au sens dans lequel il est employé dans les textes arabes qui l'utilisent.

¹⁴ Simonet, *Historia de los Mózarabes*, pp. 326-327.

¹⁵ Celui-ci, tout en connaissant les témoignages du *Calendrier de Cordoue* (éd. Pellat, p. 151, au 13 octobre: « In ipso est Christianis festum trium martyrum interfectorum in civitate Corduba. Et sepultura eorum est in vico Turris. Et festum eorum est in Sanctis tribus » [le dernier membre de phrase manquant dans la version arabe] et d'Euloge: « apud basilicam sanctorum trium, qua Faustus, Januarius et Martialis Martyres praesentialibus corporum suorum fauillis quiescunt » (*Memorial*, livre 2, chap. 9, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 515), donnant à penser que l'église était située dans le *Rabaḍ al-Burğ*, se plaisait à supposer que les reliques aient été transférées, dans le siècle séparant Euloge du *Calendrier*, à l'église située dans le faubourg.

¹⁶ E. Lévi-Provençal, sur la foi d'un document des *Aḥkām al-kubrā* d'Ibn Sahl (XI^e s.), situe le *Rabaḍ al-Burğ* le long de la grand-route (*al-sikka al-'uzmā*) débouchant de *Bāb 'Abd al-Ġabbār* et desservant le cimetière d'*al-Burğ* (Lévi-Provençal, *Historia de España [de R. Menéndez Pidal]*, t. 3, p. 373). Torres Balbás ("Estructura de las ciudades hispanomusulmanas", p. 177) situe l'église des Trois Saints dans le *vicus Turris*, à l'est de la medina. Pedro Marfil Ruiz admet comme possible la localisation de l'église des Trois Saints à l'emplacement de l'actuelle église San Pedro, transformée en mosquée au XII^e s. (Marfil Ruiz, "Córdoba de Teodosio a Abd al-Rahman III", pp. 123, 135 et plan p. 118. Ce plan ne coïncidant pas exactement avec celui de Lévi-Provençal (*Historia de España [de R. Menéndez Pidal]*, t. 3, p. 364), nous ignorons lequel est le plus exact, mais ils concordent très grossièrement pour localiser *vicus Turris* ou *Rabaḍ al-Burğ*).

qu'Ibn Baškuwāl, dans sa description de Cordoue partiellement transmise par Maqqarī, compte comme l'un des sept *rabaḍs* de la Šarqīyya¹⁷.

En ce qui concerne les deux autres églises dont Simonet admettait la localisation à l'intérieur de la Cordoue des Omeyyades, les indices allant dans ce sens sont au moins assez faibles: pour celle de saint Cyprien trois mentions dans la version latine du Calendrier de l'église de saint Cyprien « à Cordoue »¹⁸ et l'histoire rapportée par Euloge des religieuses de Tábanos repliées, durant la persécution, en ville (« urbi »), près de la basilique de saint Cyprien (« in confinio basilicae Sancti Cypriani »)¹⁹. Il est clair que les mots « in Corduba » dans le premier cas ne désignent pas nécessairement la médina, mais peuvent s'appliquer aux faubourgs situés en dehors de la muraille, et qu'il en va de même avec celui d'*urbs* dans le second²⁰. A quoi Simonet ajoutait, avec vraisemblance, selon ses propres termes, une église de sainte Marie, existant trois siècles après l'époque des Martyrs de Cordoue (vers 1150 ?), et qu'un érudit local antérieur à Flórez situait près de la place de la Corredera. Nous ne trouvons pas trace de ces églises, si faiblement attestées dans les textes, dans la recherche archéologique récente²¹.

Nous pouvons donc conclure qu'il n'existe aucune certitude de l'existence d'un lieu de culte chrétien à l'intérieur de la *qaṣaba* ou *madīna* enclose de Cordoue durant les IX^e et X^e siècles.

Le paysage est complètement différent si l'on franchit la muraille de la médina, pour passer dans les faubourgs. Dans chacune des

¹⁷ Al-Maqqarī, *Nafḥ al-īb*, éd. I. 'Abbās, t. 1, p. 465-466. On trouve la référence à l'éd. Dozy (*Analectes*, vol. 1, p. 304) et une traduction arrangée dûe à Gayangos et déjà reproduite par Sánchez Albornoz (*España musulmana*, v. 1, p. 436-437), dans Arjona Castro, *Anales de Córdoba*, p. 206, doc. 271.

¹⁸ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 117: « Et festum eius est in ecclesia sancti Cipriani in Corduba », phrase manquante dans le texte arabe, au 26 juillet, jour de la fête de sainte Christine; p. 139, « Et festum eius est in ecclesia sancti Cipriani in Corduba », phrase manquante dans le texte arabe, au 14 septembre, jour de la fête de Cyprien le sage, évêque de Carthage; p. 179, « Et festum eius est in ecclesia sancti Cipriani in Corduba », phrase manquante dans le texte arabe, au 9 décembre, jour de la fête de sainte Léocadie, enterrée à Tolède.

¹⁹ *Memorial*, Livre 3, chap. 10 n.° 9, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 450; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 157.

²⁰ Cependant C. Aillet admet la localisation de la basilique de saint Cyprien à l'intérieur des murailles (Aillet, *Les mozarabes*, p. 122)

²¹ Rien en particulier qui puisse leur correspondre dans Marfil Ruiz, "Córdoba de Teodosio a Abd al-Rahman III".

quatre directions qui partagent la zone d'extension urbaine, on est en présence, à l'époque de l'émirat et du califat omeyyades, d'établissements religieux chrétiens bien attestés.

Vers l'Est d'abord, dans la *Šarqiyya* et le *Rabaḍ al-Burğ*, dont il a déjà été question, avec l'église de Trois Saints.

Vers le Nord, dans la *Šimāliyya*, comprenant, selon Ibn Baškuwāl, les trois *rabaḍs* de *Bāb al-Yahūd* (La Porte des Juifs), *Masğid Umm Salama* (La Mosquée d'Umm Salama)²², et d'*al-Ruṣāfa*, dont l'un, peut-être, fut également appelé *Rabaḍ al-Tarrāzīn* (Faubourg des Tisserands), ou *Vicus Tiraceorum*, se localisait la basilique de saint Zoïle, où étaient conservées les reliques de ce saint, et qui est mentionnée à plusieurs reprises dans le Calendrier comme l'église du *Vicus Tiraceorum*, ou, de manière abrégée comme l'église du *Ṭirāz*²³. On a identifié l'église de saint Zoïle avec les restes situés au lieu-dit Cercadilla, qui ont été fouillés récemment, et où se trouvent d'importants vestiges monumentaux de l'Antiquité tardive, siège de l'évêché à l'époque wisigothique²⁴.

À l'Ouest, l'extension urbaine de la *Ġarbiyya*, la plus étendue et la plus peuplée, comportait neuf *rabaḍs*, dont l'un portait le nom de « faubourg des parcheminiers » (*Rabaḍ al-Raqqāqīn*). Là se trouvait l'église de S. Acisclo, lieu, selon les chroniqueurs d'al-Andalus, de l'ultime résistance des défenseurs de Cordoue en 711, et appelée pour cette raison en arabe l'« église des brûlés » ou l'« église des prisonniers » (*kanīsat al-ḥarqā* ou *kanīsat al-asrā*)²⁵. Le Calendrier men-

²² Ce *rabaḍ* portait également le nom de Qūtah Rāšo, selon E. Lévi-Provençal, *Historia de España [de R. Menéndez Pidal]*, t. 3, pp. 374-375; Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, note p. 208. Mais la proximité avec le faubourg des potiers (*Rabaḍ al-Faḥḥārīn*) serait à réexaminer.

²³ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 73, au 20 avril, « Et in ipso est festum Secundini martyris in Corduba in vico Tiraceorum », phrase manquante dans la version arabe; p. 83, au 7 mai, « In eo est Latinis festum Esperende et interfectio eius et est in Corduba. Et sepulchrum eius est in ecclesia vici Atirez », notice manquante dans la version arabe; p. 103, au 27 juin, « In ipso est festum sancti Zoili, et sepultura eius est in ecclesia vici Tiraceorum », notice manquante dans la version arabe; p. 163 « In ipso est Latinis festum translationis Zoili [...] ex sepulcro eius in vico Cris ad sepulcrum ipsius in ecclesia vici Tiraciorum in Corduba », la version arabe disant seulement : « Fī-hi li-l-‘aḡam ‘īd Šuwīlīs al-maqtūl bi-Qurṭuba, wa-yusammūna-hu šahīdan, wa-maqbaratu-hu bi-kanīsat al-Ṭirāz », soit : « ce jour est pour les chrétiens la fête de saint Zoïle, tué à Cordoue, qu'ils appellent martyr, et dont la sépulture est à l'église du Tirāz » (trad. J.-P. Molénat).

²⁴ Marfil Ruiz, « Córdoba de Teodosio a Abd al-Rahman III », pp. 120-122.

²⁵ Al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, éd. I. ‘Abbās, t. 1, p. 263. Simonet cite l'éd. de Dozy, Dugat, Krehl et Wright, *Analectes*, vol. 1, pp. 165-166.

tionne le 18 novembre la fête de S. Acisclo, dont la sépulture se trouve dans l'église des prisonniers, célébrée, selon un ajout figurant dans le seul texte latin, dans l'église des fabricants de parchemins à Cordoue et au monastère d'Armitat²⁶. Le fait que la mention de l'église des parcheminiers ne figure que dans un ajout de la version latine permet de comprendre la double dénomination attribuée à l'église, qui pourrait sinon dérouter.

Au Sud de la ville, de l'autre côté du fleuve, la *Qibliyya* ne comporte que deux *rabaḍs*, *Šaḡunda* et *Munyat 'Ağab*. Le nom de ce dernier, emprunté sans doute à celui d'une concubine d'al-Ḥakam Ier, donnait lieu à un jeu de mot avec l'arabe *'ağab* (merveille), le Calendrier parlant de l'*hortus mirabiles* situé au delà du fleuve²⁷, et Euloge du monastère de saint Christophe, dans la même situation²⁸.

Donc dans chacune des quatre grandes extensions de la ville, on rencontre une église ou un monastère, en contraste avec la vieille ville (*al-madīna al-'atīqa*, selon l'expression employée par Ibn Baškuwāl, ou *al-qaṣaba al-'atīqa*, selon celle d'Ibn al-Ḥaṭīb²⁹), ou encore simplement *qaṣabat Qurṭuba*, seule entourée d'un mur³⁰, et où il n'y a aucun lieu de culte chrétien d'existence assurée.

En dehors de l'agglomération cordouane, dans la plaine ou dans la montagne, ces lieux de culte sont encore plus nombreux. Dans la

²⁶ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 167, au 18 novembre: « In ipso est Christianis festum Asicli, interfecti per manus Dionis prefecti Cordube. Et sepultura eius est in ecclesia carceratorum, et per illud nominatur ecclesia. Et festum eius est in ecclesia facientium pergama in Corduba, et in monasterio Armitat », la version arabe disant seulement: « *Fī-hi li-l-'ağam 'īd Ağlağ al-maqtūl 'alā yaday Diyūn al-wālī bi-Qurṭuba, [wa-maqbaratu-hu] bi-kanīsāt al-asrā* », soit « ce jour est pour la chrétiens la fête d'Ağlağ, tué par Dion, gouverneur de Cordoue, [et dont la sépulture se trouve] à l'église des prisonniers » (trad. J.-P. Molénat).

²⁷ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 111, au 10 juillet, jour de la saint Christophe, la seule version latine ajoutant: « Et festum eius est in orto mirabili qui est in alia parte Cordube, ultra fluvium, ubi sunt infirmi ». Pour Pellat, l'expression *in orto mirabili* est une maladresse de traduction pour *Munyat 'Ağab*.

²⁸ *Memorial*, Livre 2, chap. 4, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 403; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 108.

²⁹ Ibn Baškuwāl, cité par al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, éd. I. 'Abbās, t. 1, et par Zanón, *Topografía de Córdoba*, p. 29; Ibn al-Ḥaṭīb, *Kitāb A'māl*, éd. Rabat p. 120, éd. Beyrouth, 1956, p. 103; Hoenerbach, *Islamische Geschichte Spaniens*, t. 1, p. 218.

³⁰ Al-Maqqarī, *Azhār al-Riyād*, éd. Rabat, t. 2, p. 272. *ووسط الأرباض قصبَة*. Note des éditeurs: dans NṬ *قرطبة قبة التي تحيط بالسور*, ajoutant *وفي العبارة* et *ظاهر تحريف العبارة*. *قرطبة*, leçon plus satisfaisante que celle du *Nafh al-Ṭīb*, qui porte *قرطبة قبة*.

plaine, la Campiña de Cordoue, au nom conservé jusqu'à aujourd'hui, et sans doute traduit en arabe par *al-Sahla*³¹, le village de Ṭarsīl³², par ailleurs mentionné dans certaines des sources concernant la conquête de 711³³, avait une basilique et un monastère de saint Genis Martyr³⁴, et peut-être une autre église dédiée à saint Martin de Tours, où l'ambassadeur Jean de Gorze venait entendre la messe en 950, et où l'on célébrait la fête de saint Martin³⁵.

Si la localisation exacte de Ṭarsīl reste douteuse³⁶, une autre localité de la Sahla, dont le nom même n'est pas donné, avait une église et un monastère de religieuses consacrés à sainte Eulalie de Barcelone. Le Calendrier exprime ainsi, pour le 12 février: « In eo est

³¹ Lévi-Provençal, dans son plan de l'agglomération de Cordoue au X^e siècle (*Historia de España [de R. Menéndez Pidal]*, t. 3, p. 361), paraît distinguer la Campiña, située au Sud du Guadalquivir, et la Sahla, à l'Ouest de la ville, au Nord du fleuve. Cette distinction nous paraît infirmée par les textes, qui montrent plutôt l'équivalence des deux termes. Un autre passage du *Calendrier* (éd. Pellat, p. 29), déclare que le 10 janvier commence la taille des vignes dans la Sahla, à l'Ouest de Cordoue, et que l'on choisit pour le greffage dans la montagne et la plaine la période allant de ce jour à la fin du mois : « in eo est inceptio putationis vitium planicie in occidente Cordube et eligitur ad componendum vites in monte et planicie usque ad finem mensis », les deux occurrences de *planicies* traduisant respectivement *al-Sahla* et *al-sahl*. Aillet, *Les mozarabes*, p. 117, admet la limitation de la *Sahla* (ou *Planicies*) à la rive droite du Guadalquivir.

³² *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 103, au 26 juin, « In ipso est festum Pelagi, et sepultura eius est in ecclesia Tarsil », notice manquant dans la version arabe; p. 165, au 11 novembre, fête de saint Martin, dont la sépulture se trouve en *Francia*, dans la ville de Tours, « Et festum eius est in Tarsil Alcampanie », ce membre de phrase manquant dans la version arabe; au 30 novembre, fête de saint André, dont la sépulture se trouve dans la ville de Patras, en Achaïe, *terra Romanorum*, « Et festum eius est in villa Tarsil filii Mughisa », ce membre de phrase manquant dans la version arabe.

³³ *Aḥbār maḡmū'a*, éd. Lafuente Alcántara, texte p. 10, trad. p. 23; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. 2, éd. Dozy, p. 11; éd. Colin et Lévi-Provençal, p. 10; trad. Fagnan, p. 15, celui-ci rendant la *qarya* du texte par bourgade. Par contre le nom de Ṭarsīl manque dans le récit plus détaillé de la prise de Cordoue, dû, semble-t-il, à Rāzī, et transmis par Maqqarī (*Nafḥ al-ṭīb*, éd. I. 'Abbās, t.1, p. 251).

³⁴ « In basilica sancti Genesi martiris, quae sita est in locum Terzos » (Alvare, *Vita Eulogi*, chap. 16, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 1, p. 341). « Cuidam presbytero apud uiculum Tertios commenti, quo monasterium sancti Genesii fundatum est » (Euloge, *Apologeticus*, chap. 33, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 493).

³⁵ Saint Arnoul, *Vita Iohannis*, p. 150-151, cité par Aillet, *Les mozarabes*, p. 72; *Embajada del emperador de Alemania*, pp. 40-41, selon citation de Torres Balbás, «Mozarabías y juderías», p. 176, note 4.

³⁶ Dependamment A. Arjona Castro localise « Tercios de la Sahla » et la basilique de S. Ginés à 2 km à l'Ouest de Cordoue, et il les distingue d'un autre Tercios, situé dans la Campiña, au Sud du fleuve, sur la chaussée romaine de Cordoue à Séville (Arjona Castro, *Historia de Córdoba*, note 496, p. 172).

christinis festum Eulaliae interfectae in civitate Barchinona, et ibi martirizata est; et est ejus monasterium inhabitatum in Sehelati, et in eo est congregatio »³⁷.

D'autres lieux des environs de Cordoue, dont la localisation est encore moins précise, avaient également leur église ou leur monastère, ainsi le *vicus* de Colubris une basilique des saints Cosme et Damien³⁸, et la *villa* de Quartus « ex villis Cordubae » une église où l'on célébrait la fête des saints Servand et Germain, selon le Calendrier. Dans un lieu mal précisé, dont on sait seulement qu'il constituait un *vicus* situé à proximité de la ville, à l'ouest de celle-ci, et appelé Cuteclara, se trouvait un monastère consacré à la Vierge³⁹.

Mais c'est dans la sierra que se localisaient les principaux centres monastiques des chrétiens de Cordoue, notamment ceux d'Armitat, Tábanos et Peñamelaria.

Le monastère de saint Zoïle d'Armitat, situé à plus de 30 milles, soit environ 45 km., au nord de Cordoue, dans la solitude des montagnes, était irrigué par le cours d'eau du même nom, aujourd'hui appelé Guadalmellato, qui fournissait ses poissons à l'alimentation des moines⁴⁰. On a supposé sa localisation sur le chemin de Cordoue à Tolède⁴¹, ce qui paraît un peu contradictoire avec la « vastissima montium solitudo » dont parle Euloge : sans doute se trouvait-il un peu à l'écart du chemin et du relais d'étape. Par ailleurs, on sait que le monastère survivait aux premières années du XI^e siècle, c'est là que le second fils d'Almanzor, 'Abd al-Raḥmān Sangūl, alla se réfugier en 399 H / 1009, avant d'être pris et exécuté le 23 mars / 23 raḡab⁴².

³⁷ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 43. Le membre de phrase: « et ibi ...est congregatio » manque dans la version arabe.

³⁸ Euloge, *Apologeticus*, n.° 35, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, p. 494; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 213 : « la aldea de Culebra ». Simonet suppose une corruption du latin *colubris* (couleuvre), les noms Nuviras et Anubraris mentionnés dans le Calendrier pour une église et un monastère.

³⁹ Euloge, *Memorial*, Liv. 2, chap. 4, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, p. 403. Simonet fait remarquer la ressemblance du nom de lieu avec d'autres toponymes mentionnés par des auteurs arabes et le Calendrier, mais sans parvenir à une conclusion (*Historia de los Mozárabes*, vol. 2, p. 332, note 4).

⁴⁰ Euloge, *Memorial*, Livre 2, chap. 4, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 403; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 108.

⁴¹ Castejón y Martínez de Arizala, «Córdoba califal», p. 249, cité par Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 108, note 214; Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. 2, p. 282, note 1.

⁴² Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. 2, pp. 303-304, et Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, p. 36, avec la référence a Ibn 'Idārī,

Le monastère de Tábanos n'était quant à lui situé qu'à une dizaine de kilomètres (sept milles) au nord de la ville⁴³. C'est là que se dirigea l'*exceptor* Isaac pour choisir la vie monachale, entre des montagnes escarpées et d'épaisses forêts, selon les mots de son hagiographe Euloge⁴⁴. Récemment construit, selon ce qu'écrivit le même Euloge, aux frais de notables chrétiens de Cordoue : « continuo expleto iam propriis, ut diximus, sumptibus Tabanensi coenobio »⁴⁵, il fut probablement détruit au cours de la persécution ordonnée par Muḥammad I^{er} à laquelle fait allusion Euloge, avec la destruction des églises récemment construites et la suppression des ornements ajoutés aux anciennes: « iubet ecclesias nuper structas diruere et quidquid nouo cultu in antiquis basilicis splendebat fueratque temporibus Arabum rudi formatione adiectum elidere »⁴⁶. Nous reviendrons sur cette question.

Le monastère de Peñamelaria, également construit vers le milieu du IX^e, avec la tolérance des autorités musulmanes, ne fut, semble-t-il, pas détruit, puisqu'on le trouve encore en activité dans le courant du siècle suivant⁴⁷.

Un autre monastère se situait également dans la montagne, dans un lieu appelé Casas Albas, près d'une localité au nom mal assuré, peut-être Fragellas⁴⁸.

al-Bayān al-muḡrib (t. 3, éd. Lévi-Provençal, p. 71-72; trad. Maíllo Salgado, *La caída del califato*, pp. 72-73).

⁴³ L'emplacement en a été identifié avec l'actuelle *dehesa de los Villares* (Castejón Calderón, "Los mozárabes del siglo VIII al IX", p. 213, tel que cité par Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 67, note 21).

⁴⁴ *Memorial*, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 402; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, pp. 106-107.

⁴⁵ *Memorial*, Livre 3, chap. 10, n.° 4, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 3, p. 447; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 154.

⁴⁶ *Memorial*, Livre 3, chap. 3 « Destructio basilicarum », en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 3, p. 441; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 147.

⁴⁷ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 29: le 6 janvier, fête du baptême du Christ « et festum eius est in monasterio Pinnamellar »; le 3 mai, fête de la Croix « et festum eius est in monasterio Pinnamellar et monasterio Catinas », membre de phrase absent de la version arabe (C. Pellat considérant le nom de Catinas comme altéré). Arce Sáinz, "Los monasterios cordobeses", cité par Arce Sáinz, "Viejas y nuevas perspectivas", p. 80.

⁴⁸ *Le Calendrier de Cordoue*, éd. Pellat, p. 185: le 31 décembre, fête de sainte Colombe, mise à mort d'après certains à Sens, « et festum eius est in Casis Albis prope Kerilas in monte Cordube », ce membre de phrase manquant dans la version arabe; le 29 novembre, fête de saint Saturnin martyr « et festum eius est in Candis in villa Cassas Albas, prope villam Kerilla », notice absente de la version arabe; le 7 janvier, fête de saint Julien, mise à mort à Antioche « et est monasterium Ielinas, cognominatum Album,

On peut encore mentionner le monastère de saint Salvador, situé non loin de la partie septentrionale de la ville, au pied du mont Mellar : « quod haut procul a ciuitate Cordubae in parte septentrionis ad radicem Mellaris pinnaculi situm est »⁴⁹.

Pour résumer les conclusions auxquelles on parvient concernant la localisation des lieux de culte chrétiens dans la Cordoue des Omeyyades et ses environs, on dira :

– absence presque certaine de ces lieux de culte à l'intérieur de l'enceinte délimitant la « vieille ville », la *madīna* proprement, ou la *qaṣaba*.

– par contre présence de ces églises dans les faubourgs, ou plus précisément on trouve une église dans chacune des quatre extensions, comportant plusieurs faubourgs (*rabaḍs* ou *arrabales*), soit au total quatre églises que l'on peut qualifier de « suburbaines »⁵⁰.

– présence encore plus importante, semble-t-il, des églises et des monastères dans la campagne (la *Campiña* ou *al-Sahla*), et dans la montagne, celle-ci constituant le domaine par excellence des monastères.

Il reste à expliquer et à comprendre cette localisation.

Tout d'abord, l'absence d'églises dans la vieille ville est conforme à ce que nous rapportent les textes narratifs arabes : la destruction, immédiatement après la conquête de 711, des églises de la ville, qui n'est alors que ce qui sera ensuite la « vieille ville », à l'exception de la moitié de l'église S. Vicente laissée aux chrétiens. Peut-être faut-il entendre par là non un bâtiment unique, mais un terrain assez vaste, sur la moitié duquel les musulmans édifièrent leur première mosquée; puis le rachat par 'Abd al-Raḥmān I^{er} de la moitié qui avait été laissée aux chrétiens, contre la possibilité qui leur était laissée de reconstruire leurs églises, hors de la ville.

in monte Cordube, et est quod aggregatum est in eo », membre de phrase absent de la version arabe; le 10 décembre, fête de sainte Eulalie, dont le tombeau est à Mérida « et festum eius est in villa Careilas prope Cordubam », C. Pellat proposant de réduire les toponymes Kerilas, Kerilla, Ielinas et Careilas à une forme unique Fragellas. Nous doutons qu'il s'agisse dans tous les cas du même lieu. Les débats sur la localisation de ce « Fragellas » sont synthétisés dans Aillet, *Les mozarabes*, pp. 116-117.

⁴⁹ Euloge, *Memorial*, Livre 3, chap. 7, n.° 2, en Gil (éd.), *Corpus Scriptorum*, t. 2, p. 444; Herrera Roldán (trad.), *San Eulogio de Córdoba*, p. 151.

⁵⁰ Torres Balbás ("Mozarabias juderías", p. 177), après un examen un peu plus rapide de la situation à Cordoue, arrivait à la même conclusion de l'absence d'églises dans la *madīna*, mais de leur présence dans le proche noyau urbain.

On peut comprendre de deux façons le texte transmis par Ibn ‘Idārī⁵¹ et al-Maqqarī, soit, de la manière la plus évidente, et comme l’a fait E. Fagnan: « leur permettant de relever les églises qui, en dehors de Cordoue, avaient été abattues lors de la conquête », soit d’une manière un peu plus recherchée: « et il leur permit de reconstruire, à l’extérieur de Cordoue, les églises qui avaient été démolies lors de la conquête », ce qui peut impliquer la reconstruction dans les faubourgs d’églises qui lors de la conquête étaient situées dans ce qui était alors la ville.

La construction d’églises nouvelles, ou la reconstruction d’églises anciennes, auparavant ruinées, ou démolies, pose évidemment un problème en pays d’Islam. Le problème, et les solutions qui lui sont données, sont exprimés dans un passage des *Aḥkām al-kubrā* du cadī de Cordoue du XI^e siècle, Abū l-Asbağ ‘Īsā Ibn Sahl⁵². Le texte commence par évoquer les témoignages concernant une synagogue « innovée »⁵³, située, selon un ajout du fragment de Kairouan, du côté extérieur de la Porte des Juifs, évidemment à Cordoue, en disant qu’elle doit être démolie, après une possibilité d’opposition (*i’dār*) laissée à ses propriétaires, car il n’est pas dans la Loi de l’Islam que les *ḍimmīs*, Juifs et Chrétiens, « innovent » des églises ou des synagogues dans les villes des musulmans et au milieu de ceux-ci (*walaysa fī šarā’i’ al-islām ihdāt ahl al-ḍimma min al-yahūd wa-l-naṣārā kanā’is wa-lā šūnūgāt fī madā’in al-muslimīn wa-bayna zahrānāy-him*)⁵⁴. Après énoncé de ce principe⁵⁵, le texte passe à l’évocation

⁵¹ وأباح لهم بناء كنائسهم التي كانت هُدمت عليهم في وقت الفتح بخارج قرطبة.

⁵² Le passage a été édité par Muḥammad ‘Abd al-Wahhāb Ḥallāf, dans le fascicule *Waṭā’iq fī aḥkām*, pp. 77-80). Une partie de ce texte se trouve également dans un fragment kairouanais publié par Miklos Muranyi (*Beiträge zur Geschichte der Ḥadīṭ*, texte IX, p. 369), et il est cité par Wanšārīsī (*al-Mi’yār*, t. 2, p. 245-249). Nous avons pu constater dans l’édition des *Aḥkām al-kubrā* donnée par Rašīd Nu’aymī (Ibn Sahl, *Dīwān al-aḥkām*, t. 2, pp. 1173-1174, « *fī man’ ahl al-ḍimma ihdāt al-kanā’is* », dont les photocopies nous ont été aimablement communiquées par Delfina Serrano), comme dans celle de Yaḥyā Murād (Ibn Sahl, *Dīwān al-Aḥkām*, pp. 628-629), la conformité avec le texte publié par Ḥallāf. Le texte de Wanšārīsī est résumé par V. Lagardère, *Histoire et société*, n.° 1-203, p. 55.

⁵³ Nous traduisons « muḥḍaṭa » par « innovée », pour respecter l’ambiguïté du terme arabe, pouvant signifier aussi bien nouvellement construite, que nouvellement restaurée, ou agrandie.

⁵⁴ Une variante dans le fragment de Kairouan dit « *walaysa min hadmati-him ihdāt ahl al-ḍimma ...* », ce que l’éditeur comprend comme signifiant que la question est de savoir s’il est permis, des ruines d’un temple déjà détruit par les musulmans, d’en édifier un nouveau.

⁵⁵ Le fragment de Kairouan, avant de se terminer, ajoute une phrase absente du texte d’Ibn Sahl et de Wanšārīsī: « C’est là ce que n’ignore pas l’émir, que Dieu l’appuie, et

d'une réponse conforme à celui-ci rendue (*qāla bi-ḡalika...*) par huit juristes de Cordoue des premières années du X^e siècle ('Ubayd Allāh b. Yaḥyā, Muḥammad b. Lubāba, Ibn Ġālib, Ibn Walīd, Sa'd b. Mu'ād, Yaḥyā b. 'Abd al-'Azīz, Ayyūb b. Sulaymān et Sa'īd b. Ḥamīr –ou Ḥumayr–)⁵⁶.

Puis parle le cadī Abū al-Asbağ, c'est à dire Ibn Sahl lui-même, pour dire qu'Ibn Ḥabīb, dans la partie concernant le *ḡihād* de son ouvrage *al-Wāḍiḥa*⁵⁷, a rapporté qu'avait dit Ibn al-Māğišūn⁵⁸, d'après Mālik [Ibn Anas], que le Prophète avait dit : « N'élèvevz parmi vous rien des Juifs ni des Chrétiens » (*Lā tarfa'unna fī-kum yahūdiyya wa-lā naṣrāniyya*)⁵⁹.

Puis vient l'avis d'Ibn al-Māğišūn lui-même: « On construit pas d'église dans la *dār al-Islām*, ni dans son sanctuaire ni dans son territoire, à moins que les *ḡimmīs* ne soient séparés de la *dār al-islām* et de son sanctuaire et que ne se trouve pas parmi eux de musulmans. Car on ne leur interdit pas de les construire entre eux, ni d'introduire du vin chez eux, ni de se procurer des porcs. Mais s'ils se trouvent au milieu des musulmans, tout cela leur est interdit. Quant à la réparation de leurs églises anciennes qui leur ont été laissées par capitulation, si elles sont décrépies, à moins que cela n'ait été stipulé dans le traité de capitulation, il le leur est observé et on leur interdit d'y faire des ac-

il s'irrite d'une telle innovation à son époque, qu'ils n'avaient pas osée avant lui, à ce que disent Muḥammad b. 'Umar b. Lubāba et d'autres ».

⁵⁶ Tous les huit sont identifiés, avec leurs dates de décès, étagées entre 295 H / 907 et 314 H / 926, par M. Muranyi, *Beiträge zur Geschichte der Ḥadīṭ*, p. 185, avec les références dans les sources les concernant, et la mention de leurs fonctions de consultants juridiques. Dans le texte de Wanšarīsī le dernier mentionné est remplacé par un Sa'īd b. Ġabīr.

⁵⁷ Sur le personnage et son œuvre, cf. Aguadé (éd.), *'Abd al-Malik b. Ḥabīb*; Monferrer Sala, *'Abd al-Malik b. Ḥabīb*; Ossendorf-Conrad, *Das "K. al-Wāḍiḥa"*; Arcas Campoy (éd. et trad.), *'Abd al-Malik b. Ḥabīb*; Arcas et Serrano Niza, "'Abd al-Malik b. Ḥabīb".

⁵⁸ Il peut s'agir de 'Abd al-'Azīz b. 'Abd Allāh b. 'Abī Salama, décédé à Bagdad en 164 / 780, contemporain de Mālik b. Anas à Médine (Muranyi, *Ein altes fragment medinensischer*, pp. 30-32; Muranyi, *Beiträge zur Geschichte der Ḥadīṭ*, selon index; Bekir, *Histoire de l'école malikite*, p. 32), ou plutôt de son fils 'Abd al-Malik b. 'Abd al-'Azīz, mort en 213 / 821 (Bekir, *Histoire de l'école malikite*, p. 78; Muranyi, *Beiträge zur Geschichte der Ḥadīṭ*, selon index), car on sait que ce dernier a été le maître de Ibn Ḥabīb (Arcas Campoy (éd. et trad.), *'Abd al-Malik b. Ḥabīb*, à la note précédente, p. 130; López Ortiz, *La recepción de la escuela malequí*, p. 83; Ibn Ḥallikān, *Waḡāyāt*, t. 3, pp. 166-167; Ziriklī, *al-A'lām*, t. 4, p. 305).

⁵⁹ Mazzoli-Guintard, *Vivre à Cordoue*, p. 94, comprend: « Il est interdit aux chrétiens et aux juifs de se dresser (*rafa'a*) entre les musulmans ».

croissements, que l'accroissement soit visible ou caché. S'il leur a été stipulé qu'il ne leur serait pas interdit d'innover les églises, et que l'imām leur a concédé ce point par ignorance, le Prophète a interdit ...

Cela leur est interdit dans le sanctuaire de l'islam et dans les villages où les musulmans résident avec eux, et il n'est pas d'engagement qui oblige à désobéir à Dieu, sauf la réparation des églises si cela été stipulé, et rien de plus, et cela leur sera observé. Ibn al-Māğišūn a dit :

Tout cela vaut pour les gens de la Capitulation parmi ceux de la *ğizya*, mais pour ceux qui ont été soumis par la Violence, on ne leur laisse pas, dans l'application de la *ğizya*, d'église qui ne soit ruinée, et on ne leur permet pas d'en reconstruire, même s'ils se trouvent séparés de la communauté des musulmans, car ils sont comme les esclaves des musulmans, et ils ne jouissent pas d'un traité qu'on leur respecte. Le seul traité qu'ils aient est qu'on épargne leur sang lorsqu'on perçoit sur eux la *ğizya*.

Là se termine la citation d'Ibn al-Māğišūn, venant ensuite deux autres d'un autre des fondateurs du malikisme, Ibn al-Qāsim⁶⁰, disciple direct, comme Ibn al-Māğišūn, de Mālik b. Anas.

Dans le livre de la rétribution de la *Mudawwana*, Ibn al-Qāsim a dit, citant Mālik: « Les Chrétiens ne possèdent pas d'église dans le pays d'Islam, à moins qu'on ne leur ait accordé une protection ». Ibn al-Qāsim a dit:

On ne le leur interdit pas dans les villages qui leur ont été concédés, parce que ce sont leur pays, dont ils vendent, s'ils le veulent, les terres et les maisons, à moins que ce ne soit une contrée de la violence, où ils ne peuvent rien faire, ni vendre, ni hériter, parce que c'est là le butin des musulmans, dont ils sont exclus s'ils se convertissent à l'islam.

Le texte se termine par une citation d'un auteur non précisé:

Qu'ils (les chrétiens) ne soient pas privés des églises qui se trouvent dans les villages où ils ont été fixés après leur conquête par la violence, ni empêchés d'y prendre des églises, parce qu'ils y ont été fixés selon leur religion et selon ce qu'il leur convient de faire, et ils n'ont pas à en payer de *harāğ*, car le *harāğ* porte seulement sur la terre.

⁶⁰ ‘Abd al-Rahmān Ibn al-Qāsim, Égyptien né vers 132 / 749, disciple de Mālik pendant près de vingt ans, contribua à la diffusion du malikisme en Égypte et en Occident musulman, Bekir, *Histoire de l'école malikite*, p. 38; Schacht, "Ibn al-Qāsim", *EP*, vol. 3, p. 840.

L'application de ces principes à Cordoue paraît évidente. On ne laisse pas d'églises à l'intérieur de la vieille ville, en particulier parce qu'on se trouve là à proximité de la grande mosquée, que l'on comprendra comme le « sanctuaire » (*ḥaram*) de l'islam dont parle Ibn al-Māḡišūn, ainsi que du palais, siège du pouvoir. Il est difficile de concevoir comment E. Lévi-Provençal a pu écrire, en se référant, selon toute vraisemblance, à ce texte, qu'à la suite d'une consultation de juristes musulmans, au début du X^e siècle, il semble que l'avis avait prévalu à Cordoue de continuer à laisser aux Chrétiens la jouissance de leurs églises à l'intérieur de la ville. La suite de la phrase du maître, qui parle des extensions suburbaines, montre qu'il faut bien entendre « à l'intérieur de la ville » comme signifiant « à l'intérieur de la vieille ville entourée de murailles »⁶¹.

Quant à la reconstruction des églises anciennes démolies à l'extérieur de la ville, permise par 'Abd al-Raḥmān I^{er}, on comprend qu'il s'agissait seulement de compenser la cession de la moitié de l'église S. Vicente qui avait été laissée aux Chrétiens lors de la conquête. L'avis cité d'Ibn al-Māḡišūn dit bien que sera observée la clause du traité de capitulation laissant éventuellement aux Chrétiens la jouissance de leurs églises, et le transfert extra-muros présente l'avantage de mieux respecter le souhait (non explicité par les textes, mais qui se laisse aisément apercevoir) qu'il n'y ait pas d'églises à proximité du sanctuaire.

Peut-être en 168 H / 784-785, date de la destruction de l'église S. Vicente, les églises péri-urbaines dont la reconstruction fut alors autorisées se trouvaient-elles alors isolées dans la campagne ou les jardins de la banlieue urbaine, répondant ainsi au précepte (formulé par Ibn al-Māḡišūn, mais peut-être pas encore explicité à cette date) selon lequel on pouvait construire des églises là où les *ḍimmīs* étaient séparés des musulmans. Mais qu'en était-il au X^e siècle, à l'apogée de l'état omeyyade d'al-Andalus et de sa capitale, alors que l'agglomération urbaine comprenait des faubourgs où se trouvaient localisées des églises ?

En dépit de l'opinion de Leopoldo Torres Balbás, selon lequel il n'y a pas de notice que les mozarabes aient vécu groupés à Cordoue, et pour qui les demeures des chrétiens devaient être mêlées à celles du reste de

⁶¹ Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, vol. 3, p. 224, avec référence en note: « Ibn Sahl, *Aḥkam kubrā*, f° 213 v° du ms. de Rabat ». De la même manière, Christine Mazzoli-Guintard conclut du texte d'Ibn Sahl, sur l'analyse duquel nous divergeons sensiblement, à la coexistence des *ḍimmīs* et des musulmans dans les mêmes quartiers, Mazzoli-Guintard, *Vivre à Cordoue*, pp. 93-94.

la population⁶², le rapprochement entre la localisation des églises dans les faubourgs, telle qu'elle a été vérifiée plus haut, et le texte des *Aḥkām al-kubrā* d'Ibn Sahl, suggère une conclusion différente.

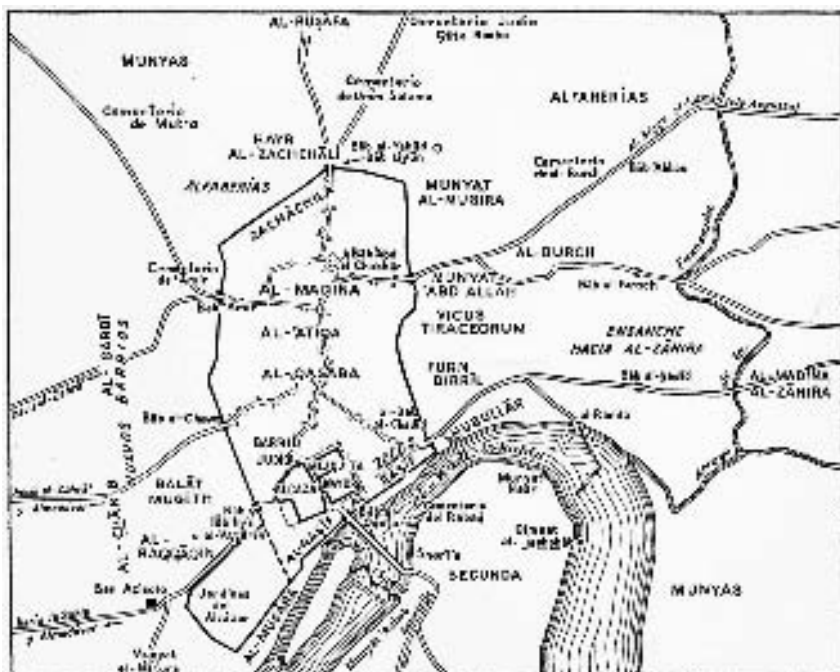
On remarque que chacun des faubourgs dans lequel est localisée une église (dans la *Ġarbiyya*, au *rabaḍ al-Raqqāqīn*, l'église de saint Asiclo; dans la *Šimāliyya*, au *rabāḍ al-Tarrāzīn*, l'église de saint Zoïle; dans la *Qibliyya*, dans le *rabaḍ Munyat 'Aḡab*, l'église de saint Christophe; dans la *Šarqiyya*, au *rabaḍ al-Burġ*, l'église des Trois Saints), est désigné soit par le nom d'une profession (les parcheminiers, les tisserands), soit par celui d'un édifice ou d'une propriété, mais non, à la différence des la majorité des autres, par celui d'une mosquée. On verra là un indice de ce que ces quartiers pouvaient avoir été occupés plus que par des musulmans, par des chrétiens, fidèles de ces églises, et peut-être, dans certains cas, groupés dans certaines professions, dont ils auraient été les spécialistes. Ce qui importe, c'est que le quartier ne soit pas désigné par le nom d'une mosquée, à la différence des autres. Le fait que les parcheminiers ou les tisserands aient pu être des chrétiens est une simple hypothèse, mais qui repose sur le fait que c'est dans ces quartiers que se trouvent les églises.

En conclusion, il nous paraît qu'il faut admettre, contrairement à l'opinion de deux maîtres aussi prestigieux qu'Évariste Lévi-Provençal et Leopoldo Torres Balbás, que les autorités musulmanes de la Cordoue omeyyade, y compris les émirs ou califes, tout en admettant la présence des chrétiens, avec leurs églises, dans l'agglomération et dans les environs de Cordoue, ont cherché, et sans doute dans une certaine mesure réussi, à les isoler, en premier lieu hors de la *madīna* ou *qaṣaba* entourée de mur, ensuite dans des faubourgs spécifiques, enfin dans des agglomérations rurales ou dans les solitudes de la montagne. Comment des chrétiens auraient-ils pu, ou voulu, demeurer, à l'intérieur de l'enceinte de la médina, sans avoir de lieux de prière à leur disposition, alors qu'on leur en laissait en dehors de la vieille ville ? L'absence d'églises implique raisonnablement l'absence d'une population qui en aurait eu l'usage.

Mais la croissance de l'agglomération urbaine, en particulier au X^e siècle, et l'accélération du mouvement de conversion, ont pu remettre en question l'isolement des faubourgs des chrétiens et de leurs

⁶² Torres Balbás, "Mozarabías y juderías", p. 176. On trouve la même opinion chez C. Mazzoli-Guintard, *Vivre à Cordoue*, *loc. cit.*

églises, réintroduisant un voisinage entre ceux-ci et les musulmans, convertis de longue ou de fraîche date. L'absence des églises dans la vieille ville, à l'étendue relativement réduite, suppose l'expulsion, ou le départ semi-volontaire, des chrétiens de cet espace du pouvoir et de la religion, mais est compatible avec la présence d'une « minorité » (pas nécessairement au sens numérique) dans l'agglomération, dans une première étape, approximativement les VIII^e et IX^e siècles. Dans une seconde étape, correspondant plus ou moins au X^e siècle, les conversions et l'afflux de population ont pu réintroduire la mixité religieuse dont parlent les travaux récents⁶³, en particulier dans les nouveaux quartiers extérieurs à la médina.



Plan de Cordoue au X^e siècle, d'après celui de Lévi-Provençal (*Historia de España [de R. Menéndez Pidal]. España Musulmana 711-1031. Instituciones y arte*, 2^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, 1965, t. 5, p. 235), malgré une translittération dépassée, certaines localisations incertaines, et l'absence d'échelle, il reste meilleur, parce que plus lisible pour la vieille ville, que celui d'A. Arjona Castro⁶⁴

⁶³ Mazzoli-Guintard, *Vivre à Cordoue*, *loc. cit.*

⁶⁴ Arjona Castro, *Historia de Córdoba*, pp. 266-267.

Bibliographie

- Aguadé, J. (éd.), *‘Abd al-Malik b. Ḥabīb (m. 238/853). Kitāb al-ta’rīj (La Historia)*, Madrid, CSIC-ICMA, 1991, Fuentes Árabe-Hispanas 1.
- Aillet, C., *Les Mozarabes. Christianisme, islamisation et arabisation en péninsule Ibérique (IX^e-XII^e siècle)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.
- Arcas, M. et Serrano Niza, D., “‘Abd al-Malik b. Ḥabīb”, dans Lirola Delgado, J. et Puerta Vilchez, J.M. (dir. et ed.), *Biblioteca de al-Andalus. De Ibn al-Dabbag a Ibn Kurz*, Almería, Fundación Ibn Tufayl de Estudios Árabes, 2004, Enciclopedia de la Cultura Andalusí, vol. 3, pp. 219-227.
- Arcas Campoy, M., (éd. et trad.), *‘Abd al-Malik b. Ḥabīb (m. 238/852). Kitāb al-Wāḍiḥa (Tratado jurídico). Fragmentos extraídos del Muntajab al-aḥkām de Ibn Abī Zamanīn (m. 399/1008)*, Madrid, CSIC, 2002, Fuentes Árabe-Hispanas 27.
- Arce Sáinz, F., “Los monasterios cordobeses de Tábanos y Peñamelaria a la luz de los textos y su entorno histórico”, *Boletín de Arqueología Medieval*, 6 (1992), pp. 157-170.
- Arce Sáinz, F., “Viejas y nuevas perspectivas sobre la cultura material mozárabe”, dans Caballero, L. et Mateos, P. (éd.), *Visigodos y Omeyas. Un debate entre la Antigüedad tardía y la alta Edad media*, Madrid, Instituto de Historia-Consorcio de la Ciudad Monumental de Mérida, 2000, pp. 77-93.
- Arjona Castro, A., *[Historia de Córdoba durante el emirato omeya] Córdoba en la historia de al-Andalus: desarrollo, apogeo y ruina de la Córdoba omeya*, 2^e éd., Cordoba, Instituto de Estudios Califales de la Real Academia de Ciencias, Bellas Letras y Nobles Artes de Córdoba, 2006.
- Arjona Castro, A., *Anales de Córdoba musulmana (711-1008)*, Cordoue, Monte de Piedad y Caja de Ahorros, 1982.
- Arjona Castro, A., *Córdoba en la historia de al-Andalus: desarrollo, apogeo y ruina de la Córdoba omeya*, Cordoba, Instituto de Estudios Califales de la Real Academia de Ciencias, Bellas Letras y Nobles Artes de Córdoba, 2001.
- Bekir, A., *Histoire de l'école malikite en Orient jusqu'à la fin du Moyen Âge*, Tunis, Imp. de l'UGTT, 1962 (thèse principale de doctorat ès-lettres, Université de Paris, 1961).
- Castejón Calderón, R., “Los mozárabes del siglo VIII al IX”, *Boletín de la Real Academia de Córdoba*, 102 (1981), pp. 221-239.
- Castejón y Martínez de Arizala, R., “Córdoba califal”, *Boletín de la Real Academia de Córdoba*, 8 (1929), pp. 253-339.
- Dickie, J., *El Dīwān de Ibn Ṣūhayd al-Andalusī, texto y traducción*, Cordoue, Real Academia de Córdoba, 1975.
- Dozy, R., Dugat, G., Krehl, L. et Wright, W. (éd.), *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne par al-Makkari*, Leyde, Brill, 1855-1861, 5 vol.

- Ḥallāf, M. ‘Abd al-Wahhāb, *Waṭā’iq fī aḥkām qaḍā’ ahl al-ḍimma fī al-Andalus mustaḥraġa min maḥṭūṭ al-Aḥkām al-Kubrā ... (Documentos sobre procesos referentes a las comunidades no-musulmanas en la España musulmana)*, Le Caire, al-Markaz al-‘Arabī al-Dawlī lil-I‘lām, 1980.
- Ḥallāf, M. ‘Abd al-Wahhāb, *Qurṭuba al-Islāmiyya*, Tunis, al-Dār al-Tūnisiyya li-l-Našr, 1984.
- Al-Ḥumaydī, *Ġaḍwat al-Muqtabis*, Beyrouth, s.é., 2004.
- Gayangos, P. de, *The History of the Mohammedan dynasties in Spain*, Londres, The Oriental Translation Fund., 1840-1843, 2 vol.
- Gil, J., “Chronica mvzarabica”, dans Gil, J. (éd.), *Corpus Scriptorum Mvzarabiorum*, Madrid, CSIC, 1973.
- Guichard, P., “Les Arabes ont bien envahi l’Espagne”, *Annales ESC*, 1974, pp. 1483-1513.
- Herrera Roldán, P. (trad.), *San Eulogio de Córdoba. Obras completas*, Madrid, Akal, 2005.
- Hoenerbach, W. (trad.), *Islamische Geschichte Spaniens*, Zurich, Artemis Verlag, 1970.
- Ibn Ḥallikān, A.b.M., *Wafāyāt al-a’yān wa-anbā’ abnā’ al-zamān*, ‘Abbās, I. (éd.), Beyrouth, Dār al-Ṭaqāfa, 1968-1972, 8 vol.
- Ibn Ḥāqān, *Maṭmaḥ al-anfus*, Sawābika, M.‘A. (éd.), Beyrouth, s.é., 1983.
- Ibn al-Ḥaṭīb, *Kitāb A‘māl al-A‘lām*, Lévi-Provençal, E. (éd.), Beyrouth, s.é., 1956.
- Ibn al-Ḥaṭīb, *Kitāb A‘māl al-A‘lām*, Lévi-Provençal, E. (éd.), Rabat, s.é., 1934.
- Ibn ‘Idārī, *al-Bayān al-Muġrib*, Colin, S. et Lévi-Provençal, E. (éd.) (*Histoire de l’Espagne musulmane de la conquête au X^e siècle*), Leyde, Brill, 1951 (réimp. fac.sim., Beyrouth, Dār Assakafa, 1980).
- Ibn ‘Idārī, *al-Bayān al-Muġrib*, Dozy, R. (éd.) (*Histoire de l’Afrique et de l’Espagne, intitulée al-Bayano ‘l-mogrib, par Ibn Adhāri*), Leyde, Brill, 1848-1851.
- Ibn ‘Idārī, *al-Bayān al-Muġrib*, Fagnan, E. (trad.), Alger, s.é., 1901-1904, 2 vol.
- Ibn Sahl, *Dīwān al-aḥkām al-kubrā “al-nawāzil wa-l-a‘lām li-Bn Sahl”*, Nu‘aymī, R. (éd.), Riad, Širkat al-Šafahāt al-Ḍahabiyya al-Maḥdūda, 1997, 2 vols.
- Ibn Sahl, *Dīwān al-aḥkām al-kubrā aw al-i‘lām bi-nawāzil al-aḥkām wa-qiṭr min siyar al-ḥukkām li-l-faqīh al-mālikī al-imām Abī al-Asbaġ ‘Isā b. Sahl b. ‘Abd Allāh al-Asadī al-Ġayyānī 413-486 H*, Murād, Y. (éd.), Le Caire, Dār al-Ḥadīṭ, 2007.
- Lafuente Alcántara, E. (ed. y trad.), *Aḥbār Maġmū‘a (Colección de tradiciones). Crónica anónima del XI*, Madrid, Real Academia de la Historia y Geografía, 1867.
- Lagardère, V., *Histoire et société en Occident musulman. Analyse du Mi‘yār d’al-Wanšarīsī*, Madrid, Casa de Velázquez, 1995.

- Le Calendrier de Cordoue publié par R. Dozy. Nouvelle édition accompagnée d'une traduction française annotée par Charles Pellat*, Leyde, Brill, 1961.
- Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane. Vol. 3. Le siècle du califat de Cordoue*, Paris, G. P. Maisonneuve, 1953.
- Lévi-Provençal, E., *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002.
- Lévi-Provençal, E. (trad.), *Historia de España [de R. Menéndez Pidal]. España Musulmana 711-1031. Instituciones y arte*, 2^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, 1965, t. 5.
- López Ortiz, J., *La recepción de la escuela malequí en España*, Madrid, Tipografía de Archivos, 1931.
- López Pereira, J.E., *Estudio crítico sobre la Crónica Mozárabe de 754*, Saragosse, Anubar, 1980.
- López Pereira, J.E. (éd. et trad.), *Crónica Mozárabe de 754*, Saragosse, Anubar, 1980.
- Maillo Salgado, F., *La caída del califato de Córdoba y los reyes de taifas*, Salamanca, Universidad, 1993.
- Al-Maqqarī, A.b.M., *Azhār al-riyād fī aḥbār al-qādī 'Iyād*, Mustafā al-Šaqqā et alii (éd.), Rabat, al-Lağna al-Muštaraka li-Našr al-Turāṭ al-Islāmī, 1978-79.
- Al-Maqqarī, A.b.M., *Nafḥ al-tīb min ġuṣn al-Andalus al-raṭīb*, 2^e éd., 'Abbās, I. (éd.), Beyrouth, Dār Ṣādir, 2004.
- Marfil Ruiz, P., "Córdoba de Teodosio a Abd al-Rahman III", dans Caballero, L. et Mateos, P. (éd.), *Visigodos y Omeyas. Un debate entre la Antigüedad tardía y la alta Edad media*, Madrid, Instituto de Historia-Consorcio de la Ciudad Monumental de Mérida, 2000, pp. 117-141.
- Mazzoli-Guintard, C., *Vivre à Cordoue au Moyen Âge. Solidarité citadine en terre d'Islam aux X^e-XI^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003.
- Monferrer Sala, J.P. (trad.), *'Abd al-Malik b. Ḥabīb (238/852). Kitāb Wasf al-Firdaws (La descripción del paraíso)*, Grenade, Université, 1997.
- Muranyi, M., *Beiträge zur Geschichte der Ḥadīṭ- und Rechts gelehrsamkeit der Mālikiyya in Nordafrika bis zum 5. Jh. D. H.*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1997.
- Muranyi, M., *Ein altes fragment medinensischer Jurisprudenz aus Qairawān, aus dem Kitāb al-Ḥağğ des 'Abd al-'Azīz b. 'Abd Allāh b. Abī Salama al-Māğīšūn (st. 164/780-81)*, Stuttgart, Steiner, 1985.
- Ocaña Jiménez, M., "La Basilica de San Vicente y la Gran Mezquita de Córdoba", *Al-Andalus*, 7 (1942), pp. 347-367.
- Ocaña Jiménez, M., "The basilica of San Vicente and the great mosque of Córdoba: a new look at the sources", dans Fierro, M. et Samsó, J. (éd.), *The Formation of al-Andalus. Part 2. Language, Religion, Culture and the Sciences*, Aldershot, Ashgate, 1998.

- Olagüe, I., *La Revolución islámica en Occidente*, Barcelone, Fundacion Juan March-Ariel, 1974 [rééd. Cordoue, Plurabelle, 2004].
- Olagüe, I., *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Paris, Flammarion, 1969.
- Ossendorf-Conrad, B., *Das "K. al-Wādīḥā" des 'Abd al-Malik b. Ḥabīb. Edition und Kommentat zu Ms. Qarawīyīn 809/40 (Abwāb al-Ṭahāra)*, Beyrouth, Franz Steiner, 1994.
- Pérès, H., *La poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle*, 2^e éd., Paris, Adrien-Maisonneuve, 1953.
- Saint Arnoul, J. de, *Vita Johannis abbatis Gorziensis*, Parisse, M. (éd. et trad.), *La Vie de Jean, abbé de Gorze*, Paris, Picard, 1999.
- Sánchez Albornoz, C., *La España musulmana*, 3^a ed., Madrid, Espasa-Calpe, 1973.
- Schacht, J., "Ibn al-Kāsim", en Bearman, P. J. et al., *Encyclopædia of Islam*, 2nd edition, Leiden, E.J. Brill, 1960-2005, 12 vols. with indexes, glossaries and historical atlas, vol. 3, p. 840.
- Simonet, F.J., *Historia de los Mozárabes*, Madrid, Turner, 1983, 4 vol. [réimp. de l'éd. Madrid, 1897-1903].
- Torres Balbás, L. *Ciudades Hispano-Musulmanas*, Terrasse, H. (éd.), Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores-Instituto Hispano-Arabe de Cultura, s.d., 2 t.
- Torres Balbás, L., "Estructura de las ciudades hispanomusulmanas: la medina, los arrabales y los barrios", *Al-Andalus*, 18 (1953), pp. 149-177.
- Torres Balbás, L., "Mozarabías y juderías de la ciudades hispanomusulmanas", *Al-Andalus*, 19 (1954), pp. 172-197.
- Al-Wanšarīsī, A.b.Y., *al-Mi'yār al-mu'rab wa-l-ḡāmi'al-muḡrib 'an fatāwī 'ulamā' Ifrīqiya wa-l-Andalus wa-l-Maḡrib*, Haḡḡī, M. et alii (éd.), Rabat-Beyrouth, Dār al-Ġarb al-Islāmī, 1981, 13 vol.
- Zanón, J., *Topografía de Córdoba almohade a través de las fuentes árabes*, Madrid, CSIC, 1989.
- Ziriklī, Ḥ. al-dīn, *al-A'lām. Qāmūs tarāḡim al-ašhar al-riḡāl wa-l-nisā' min al-'Arab wa-l-Musta'ribīn wa-l-Mustašriqīn*, 3^e éd., Beyrouth, s.é., [1969], 12 vol.

Recibido: 04/03/2011

Aceptado: 24/11/2011